

LA REVDE MÈRE SAINT-ALPHONSE (*)

SES NOCES D'OR

*En mil huit cent vingt-neuf, sur les rives qu'arrose
Le fleuve Saint-Laurent, naquit une enfant rose
Dont je viens célébrer les vertus en ce jour.
Son père était français et sa mère irlandaise,
Mais la foi catholique et la langue française
Furent à ce foyer l'objet d'un tendre amour.*

*Sara, — tel est le nom de la chaste héroïne,
Dès l'enfance entendit la parole divine
Que sa mère versait comme un baume en son cœur.
Aussi de jour en jour et d'année en année,
La piété croissait en cette âme bien née,
Telle sous la rosée on voit croître la fleur.*

*Oh ! quelle était charmante avec son front candide,
Des longs cheveux bouclés, sa prunelle limpide,
Son teint frais et vermeil, son sourire si doux !
Quand, au pied de l'autel, elle était en prière,
A l'heure où s'accomplit le sublime mystère,
On croyait voir un ange égaré parmi nous !*

*Mais, comme l'amour pur n'exclut jamais la joie,
Sara, tout en suçant du Paradis la roie,
Ouvrait son âme aimante aux innocents plaisirs.
Charitable pour tous, franche autant que gentille,
Elle faisait régner au sein de la famille
Cette paix qui console et comble nos désirs...*

*Et l'enfant grandissait à l'abri des alarmes
Qui plinent sur le monde et font verser des larmes
Aux insensés qui sont les esclaves du mal...
Elle allait recueillir, après dix ans d'étude
Passés dans la famille ou dans la solitude,
Les beaux fruits que produit un labeur idéal.*

*Les portes du couvent s'ouvrirent devant elle,
Et le dieu des plaisirs, que la mondaine appelle,
Fit briller à ses yeux les charmes de sa cour ;
Mais, détournant la vue, elle ôta sa couronne
Qu'elle alla déposer au pied de la Madone,
Comme un faible tribut de son fidèle amour !*

*Elle pria longtemps avec sa bonne mère,
Et, semblable à l'encens qui brûle au sanctuaire,
Sa prière d'amour monta vers le ciel bleu !
Le soir, elle chantait d'une voix attendrie :
" J'appartiens à Jésus, j'appartiens à Marie
" Et je veux dire au monde un éternel adieu..."*

* *

*Le temps a fui. Les ans avaient mis leur empreinte
Sur bien des jolis fronts. Mais notre jeune sainte
Vivait, heureuse et forte, à Villa-Maria.
Son zèle, ses vertus, son courage et ses grâces
Brillaient d'un vif éclat. Elle suivait les traces
De la mère Bourgeoise, l'honneur du Canada !*

*Il fallait à son zèle un champ plus vaste encore ;
Semer le bien, du couchant à l'aurore,
Tel sera désormais son rôle glorieux.
Elle instruit l'ignorant, soulage l'infortune,
Détrône dans les cœurs la haine et la rancune,
Et supporte l'injure avec un front joyeux !*

*Bien plus, sa charité—sensible et magnanime—
S'adresse aux ennemis de notre foi sublime :
Ne citons que le nom des jeunes sœurs Barlow.
Grâce à sa charité, ces âmes hérétiques
Moururent tour à tour ferrentes catholiques,
Endurant leurs douleurs sans pousser un sanglot !*

*Que suis-je ? il me faudrait la lyre d'or des anges
Pour redire l'histoire et chanter les louanges
De cette humble héroïne au cœur vaillant et fort !
La vieillesse a rendu sa marche chancelante,
Mais, semblable au roseau battu par la tourmente,
Elle reste debout, nous montrant l'heureux port !*

ENVOI

*Madame Saint-Alphonse, ô mère vénérable !
C'est à vous que j'adresse, en ce jour mémorable,
Les accents modulés dans ces modestes vers.
Ils sont le faible écho de l'hommage sincère
Que le riche et le pauvre, et la fille et la mère
Vous offrent par ma voix à des titres divers !*

*L'Eglise et la Patrie, ô mère, vous bénissent !
Sous la voûte du temple, elles se réunissent
Pour fêter dignement vos saintes noces d'or !
Que le Seigneur vous donne une heureuse vieillesse,
En attendant le jour d'ineffable allégresse
Où votre âme prendra vers le ciel son essor !*

J. B. Caouette

(*) Née Sara Blais, fille aînée de feu sieur Jacques Blais, ancien constructeur de navires, de Notre-Dame de la Garde, près Québec.

L'ÉPHÉMÈRE MARIAGE

I

Mon premier mariage a duré quelques heures, sans interrompre mes fiançailles avec celle qui devait être ma vraie femme. Ce fut cependant un mariage officiel, et sans contredit la meilleure action de ma vie. Je me pardonne bien des fautes en faveur du bonheur que je donnai à mon éphémère petite femme !...

A cette époque, je dictais parfois des notes philosophiques à un vieux copiste qui habitait rue de l'Es-trapade. C'était le plus honnête homme du monde, réduit à ce mode de vie par une rare série d'infortunes, qu'il avait la faiblesse de raconter à tous venants. Je l'écoutais volontiers, car il avait de l'accent et de la couleur, et tandis qu'il bavardait, sa fille, une timide silhouette blonde, copiait des papiers d'affaires. Je la trouvais seule deux ou trois fois, et je ne pus m'empêcher de remarquer que ma présence la troublait extraordinairement. Comme elle était assez jolie, surtout son beau regard de tendresse soumise, j'eus quelque vague inclination que je chassai vite. Toutefois je lui parlai avec douceur ; je dus lui laisser voir que je ne la trouvais pas déplaisante. Ma douceur tomba dans une âme profonde, si profonde que j'en eusse été effrayé, si j'avais pu l'entrevoir.

Sur ces entrefaites, je fis un petit voyage, je tombai amoureux, je me fiançai, puis je revins terminer quelques recherches à Paris. Le matin même de mon arrivée on frappa à ma porte.—Je vois entrer mon pauvre copiste tout hagard. Il avait maigri, les yeux enflammés de larmes et les tempes caves :

—Monsieur, dit-il, vous m'excuserez de venir ainsi... mais vous avez toujours été si bon... ma fille se... se meurt !...

—En vérité ! répondis-je avec plus de politesse que d'émotion.

—Elle est à l'hôpital, monsieur... je viens vous demander... vous dire...

Il s'interrompit, balbutiant, incohérent, les yeux pleins de prière, et soudain, lâchant tout exorde :

—Ma fille vous aime !... Devant la mort prochaine, j'ai cru pouvoir...

Et sans me laisser le temps de me remettre de cette déclaration étrange, il commença une extraordinaire, proluxe et touchante histoire d'amour, tellement que je finissais par en avoir les larmes aux yeux :

—Voulez-vous la voir ? Elle serait si heureuse !... Elle n'a que quelques semaines à vivre !

Trois quarts d'heure plus tard j'étais auprès de la jeune fille. Qu'elle était touchante ! Un charme de mort était sur elle—de mort jeune et pleine de grâce. Ses yeux d'angoisses s'illuminèrent à ma vue, sa joie me fit palpiter. Et presque tout de suite elle devina que son père avait parlé, elle m'entretint de son amour, elle me raconta son triste et doux roman. Oh ! le pauvre roman de petite résignée, le roman des tendresses infinies ! Oh ! tous les parfums d'une âme, l'éveil des tendresses, la peur de n'être pas aimée, l'envie de mourir...

Toute une heure ainsi, la tête blonde sur l'oreiller clair, les jolis yeux, la bouche fine m'émurent et me poignèrent. A la fin, une voix tremblante demandait :

—Et vous... est-ce que jamais... jamais ?

Que dire ? que faire ? Bourreau par la vérité, consolateur par le mensonge... La pitié me conduisit :

—Moi ! mais je vous aime depuis longtemps !

—Est-ce vrai ?

—Si c'est vrai !

Je vis la joie que je ne verrai plus en ce monde : la joie des désespérés ! Et dans ce moment-là, si je ne l'aimais de passion, il y avait quelque chose de bien doux dans mon âme : un atome de cette bonté qui conduisit les grands mystiques à la mort.

II

Malheureusement, je ne sais quel instinct la poussa, les jours suivants, au doute. Elle me disait :

—Mais iras-tu jamais jusqu'à m'épouser ?

Je le lui jurais. Elle souriait avec adoration. Elle

priaient Dieu. Un jour sa douceur fut telle, mon émotion fut si profonde, que je voulus lui donner le bonheur : il m'en coûterait si peu, hélas ! n'était-elle pas irrémédiablement condamnée ?

—Je vais faire publier les bans, m'écriai-je.

Sa joie fut terrible. Sa face étincela d'une splendeur merveilleuse, et tandis qu'elle me serrait contre sa frêle poitrine, tandis qu'elle riait et pleurait et me récitait l'oraison entrecoupée de son amour, tandis qu'elle me parlait comme les mystiques parlent au Christ, je sentis que je venais de donner à une créature humaine l'équivalent de toute une vie d'allégresse.

Je ne vous dirai pas comment je m'arrangeai pour obtenir le consentement de mon tuteur. Pour celui de ma fiancée, je m'en passai ;—je savais qu'elle me pardonnerait après. Les bans furent publiés. Je fis tous les préparatifs d'un mariage en ordre.

Elle, durant les semaines qui suivirent, vécut dans l'extase. Son mal se ralentit. Une beauté profonde, une beauté de miracle s'épanchait sur elle comme une auréole. Elle m'éblouissait, elle m'emplissait d'une tendresse de sépulcre, la tendresse des mères pour les beaux enfants qui ne doivent pas vivre. Je l'avais fait transporter dans une chambre spéciale, où elle recevait les soins des premiers médecins, où une sœur de charité veillait sur elle nuit et jour. Je passais avec elle la plus grande partie de mon temps. Je ne pouvais me rassasier de ce regard adorant, de cette héatitude que dispensait chacun de mes gestes, chacune de mes paroles. Oh ! certains crépuscules ! La face pâle s'enfonçait harmonieusement dans l'ombre, l'être frêle murmurait ses tendresses comme des versets de cantique :

Mieux que tout !... Mieux que la Vierge !... Mieux que ma vie et la vie de l'univers !

Ainsi s'écoula le temps. Le jour vint. Après le mariage civil, on dressa un autel dans sa chambre. On la vêtit de la grande robe des épousées. Elle s'enveloppa de sa grâce et de son bonheur, elle resplendit comme un jour de mai à son déclin, quand une humide gloire s'élève sur les collines et sur les étangs, quand l'hymne des fleurs s'assoupit dans la grande agonie des lueurs pâles. Elle vécut vingt ans en une heure... Je n'ai qu'à fermer les yeux, je la revois. Ses yeux ont tout dévoré, si beaux qu'ils effacent le pâle visage. Un sourire de sainte exaucée erre sur sa lèvre. Ses petites mains sont jointes ; elle écoute la voix du prêtre, la langue grave des liturgies. Nos doigts s'unissent : elle tremble de tous ses membres en prononçant enfin le grand "oui," elle y met toute sa religion, toutes les solennités de son être... Puis elle s'affaisse, sa force est finie—mais quel épuisement délicieux ! quelle faiblesse suave ! Tendrement, elle chuchote, elle rêve. L'ombre meurtrière descend rapide. Elle s'éparpille dans l'au delà ; sa joue se plombe ; sa tempe se creuse. Mais elle ne sent pas le trépas venir. Elle continue à aimer, à être heureuse, à s'oublier dans le songe divin. Et moi, d'abord pris d'épouvante, je me rassure, je me résigne à cette agonie radieuse, je tiens la tête de lumière, la tête aux yeux encore grandis, toujours grandis. Les cheveux brillent sur la dentelle pâle. La robe de mariée, la luxueuse robe de moire l'enveloppe comme une nuée et magnifie la mort.

Vers le soir, elle balbutie :

—Tu m'aimes, Jacques ?... Tu aimes la pauvre fille ?... Mon Dieu !... Nous vivrons longtemps... Je sens que je ne puis mourir... Je ne puis plus mourir...

La voix arrive des lointains du mystère comme les cloches sur la mer, comme le frisson des forêts dans l'abîme. La petite tête s'immobilise sans souffrance ; le corps déjà refroidi dans son suaire luxueux. Elle répète :

—Je ne puis pas mourir !

Un vague sourire, un regard infini... et toujours ce vaste bonheur, cette béatitude sans ombre. Mon cœur se gonfle, puis s'apaise. En ce moment, je suis "tout ce qui aime" en ce monde : je suis une mère, je suis un père, un amoureux... Encore un bégayement :

—Je t'aime... Nous vivrons à la... campagne... les violettes...